

À propos du livre *Le Zéro et l'infini*

Je me suis toujours posé la question sur les raisons qui font qu'un discours commun tombe dans le discrédit. Pourquoi devient-il tout à coup, irrecevable, voire risible ? Cette question me travaille depuis des années, pour être précis, depuis la chute de la génération de l'homme de parole et son remplacement par l'homme moderne, comme cela est arrivé dans beaucoup d'aires géographiques où la tradition de la parole donnée représentait une culture forte et bien ancrée depuis des siècles.

Je peux vous dire que j'ai vécu cette période et en quelque sorte, j'ai été témoin de l'évincement de toute une génération et du rejet d'une culture ancestrale. Rien ne tenait plus pour la jeune génération, celle de la loi écrite, de ce qui faisait la valeur de leurs parents. Ni les vêtements traditionnels, ni les lois de l'hospitalité et encore moins, les références et les repères qui faisaient le socle de la culture ancestrale. Tout à coup, on n'osait plus s'afficher avec ses parents en public, surtout en ville où la civilisation moderne était la plus marquée. On n'écoutait plus ce qu'ils disaient ou ce qu'ils défendaient. Pire encore, il y avait toujours quelqu'un qui s'organisait pour abuser de leur confiance car cela était facile à faire. Quand l'un donne sa parole et engage sa personne, son rang social et son honneur dans cette même parole, il est toujours perdant face à celui qui a appris à manier les artifices de la loi écrite.

Quand l'un est tenu par la loi qui engage sa personne, il a tout à perdre face à l'homme moderne, qui n'engage que les procédures légales encore mal assimilées par la majorité de la population.

L'homme moderne n'était autre que le fils qui s'est laissé prendre dans la passion d'un discours nouveau, le discours du capitaliste. Entre le fils et le père, l'objet a changé de valeur et surtout de nature. Là où la parole donnée et l'honneur régissaient le monde ancien, l'éclat des objets de la civilisation moderne faisait déjà le monde du fils. L'un n'est pas l'autre. Plus encore, l'un est devenu l'antithèse de l'autre. Le fils et son père ne se comprenaient plus parce qu'ils ne parlaient plus le même langage.

Je vous donne l'exemple d'un échange entre tenants de deux discours différents. Il s'agit de Roubachof, ou le détenu numéro 404 et de son voisin, détenu numéro 402. Cela se passe en prison. Chacun est dans sa cellule. Le numéro 402 appartient à la noblesse, celle qui régnait avant l'avènement révolutionnaire en Russie, et le deuxième est Roubachof, le commissaire du peuple et un des premiers compagnons du chef révolutionnaire.

Roubachof est en état de disgrâce et fatigué de se défendre, il annonce à son voisin qu'il ne connaît pas d'ailleurs, qu'il va capituler. Et voici l'échange qui s'ensuit :

402 – J'étais enclin à voir en vous une exception. Ne vous reste-t-il pas une étincelle d'honneur ?

404 – Nos idées de l'honneur diffèrent.

402 – L'honneur c'est vivre et mourir pour ses convictions.

404 – L'honneur c'est de se rendre utile sans vanité.

402 – L'honneur c'est la dignité et pas l'utilité.

404 – Qu'est-ce que la dignité ?

402 – C'est quelque chose que vos semblables ne comprendront jamais.

404 – Nous avons remplacé la dignité par la raison.

Vous avez sûrement compris. Le dialogue n'était plus possible parce que les mots ne disaient plus la même chose. On peut toujours les évoquer pour se dire ou simplement pour exprimer une opinion, mais ces mêmes signifiants auxquels chacun faisait appel, les éloignaient au point de croire qu'ils n'appartenaient plus à la même langue.

J'ai tiré ce dialogue du livre *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler. Je l'avais lu une première fois il y a trois décennies peut-être, et je me souviens avoir eu une réaction qui ressemblait à celle qui prévalait à l'époque au sein de la gauche française. Le livre avait été jugé extrêmement provocateur, voire réactionnaire. Ce livre avait fait, bien avant tout autre écrit en France, une lecture absolument lucide des procès staliniens et jetait un éclairage philosophique sur la place de l'homme dans son groupe et la place du groupe dans la communauté humaine.

Vous pouvez imaginer que ce livre est à sa place dans nos préoccupations actuelles, et si je m'y réfère d'emblée, c'est pour faire de ses idées principales une ligne conductrice de mon travail d'aujourd'hui.

La première idée débattue dans ce livre se résume comme suit : « Il n'y a que deux conceptions de la morale humaine. Elles sont à deux pôles opposés. L'une d'elle est chrétienne et humaine qui a une approche sacrée de l'individu. Elle refuse l'application des règles de l'arithmétique aux unités humaines – qui, dans notre équation mathématique, représente soit zéro soit l'infini. L'autre conception part du principe fondamental qu'une fin collective justifie tous les moyens, et non seulement permet mais exige que l'individu soit subordonné et sacrifié à la communauté. » (p. 192, *Le Livre de poche*)

La deuxième idée tourne autour de la place de la première génération révolutionnaire qui initie un discours qui théorise la nécessité de changement, ou plus précisément, de rupture avec un ancien monde et ses valeurs jugées désuètes et incompatibles avec la nouvelle idéologie révolutionnaire.

La troisième idée met en lumière le décalage de plus en plus grand et critique qui s'opère au sein même de ce discours, entre les idées chères aux révolutionnaires de la première génération et le cynisme des tenants du nouveau pouvoir mis en place et la nécessité de le défendre afin de le préserver.

La quatrième idée postule l'hypothèse que tout discours sur la vérité contient en son sein les éléments de sa dissolution. Si les idées révolutionnaires prêchent la rupture totale avec les anciennes valeurs, l'exercice du pouvoir implique un nouveau discours qui fait, lui aussi, rupture avec le discours qui a présidé à la mobilisation armée en vue de faire triompher l'acte révolutionnaire.

Si le débat pouvait s'engager de façon acharnée au sein de la première génération, il se faisait quand même en référence à des idées et à des valeurs communes, et surtout à des convictions subjectives qui faisaient que chacun pouvait s'y positionner comme étant le premier compagnon et s'imaginer devenir le premier et si nécessaire, le dernier rempart contre les timorés et les arrivistes. Ce même débat devient impossible entre la première et la deuxième génération, et cela pour la simple raison que les valeurs des uns perdent leur pertinence aux yeux des autres au nom même de la raison d'être du pouvoir que la Révolution vient d'instaurer. Autrement dit, l'idéal révolutionnaire élevé au statut de vérité par les premiers révolutionnaires, se laisse entamer par ce métier impossible : Gouverner.

Si toutes les générations se revendiquent d'une référence commune et se légitiment de son héritage, il n'en reste pas moins qu'un héritage est lui aussi impossible. La croyance des héritiers de tenir chacun l'insigne du maître et de chercher, de ce fait, à occuper chacun une place qui lui paraît réservée en tant que successeur légitime, rend la gestion de cet héritage compliquée et conflictuelle. C'est justement sur ce plan que le malentendu devient mortifère. Il est d'autant plus mortifère que cette place ne fait l'héritier que de ce qu'elle offre comme ouverture et non pas comme fermeture. Les enfants du père de la horde primitive n'ont renoncé à leur illusion d'occuper la place du père qu'au moment où ils ont appris, et à leur détriment, qu'à maintenir chacun sa prétention à la jouissance supposée toute du père, ils couraient le risque de rencontrer la mort comme une figure ultime de cette jouissance revendiquée. Un

nouveau lien social basé sur la nécessité de renoncer chacun à quelque chose se tissait entre les frères, faisant du père une référence symbolique et une force de loi.

Un numéro 1 a pris le pouvoir dans le récit de Koestler. Mais avec ce pouvoir l'ennemi a changé de camp. L'ennemi n'était plus l'ancien régime contre lequel la révolution avait eu lieu. Pour le numéro 1, l'ennemi était devenu les premiers compagnons qui tenaient encore une part de légitimité révolutionnaire qui les habilitait à parler, et telle la patiente de Freud, Anna O., voulaient être écoutés. Le numéro 1 n'était pas Freud. Si Freud a accepté de se taire et d'écouter c'est parce qu'il reconnaissait son manque et de ce fait, il avait accepté qu'il soit dépossédé de sa position de savoir. Sa patiente lui avait appris à donner toute sa place à la vérité de l'inconscient et l'écoute allait devenir pour lui le socle de la cure psychanalytique.

Roubachof, l'Anna O. du roman, est sommé de se taire car plus personne ne fait pour lui l'hypothèse d'une vérité quelconque. Pire encore, revendiquer le droit de parler met en cause le savoir du numéro UN. Dans son cas, sa subjectivité mise en valeur s'oppose à la marche de la révolution. Une révolution ne peut triompher que quand chacun renonce à sa vérité pour devenir un simple exécutant au service du numéro UN. Dans le discours du maître, celui-ci énonce quelque chose, commande, donne des ordres et les personnes sous son ordre, se mettent au travail et produisent une plus value qui est normalement accaparée par lui. Il y a donc une sorte de dépendance du maître de l'esclave. Une sorte d'accord tacite entre eux qui fait dire à Marx que la classe travailleuse est complice dans l'opération de son exploitation.

A-t-on affaire au même discours dans le rapport du numéro Un avec son peuple ? Peut-être. Seulement le maître a normalement plusieurs figures. Hegel nous dit que le maître est maître du fait qu'il accepte le risque de mourir. L'esclave reste esclave parce qu'il refuse ce même risque. Le maître grec n'est pas le numéro Un. Le maître grec a accepté un intermédiaire entre lui et l'esclave. Cet intermédiaire est le philosophe. Alexandre le Grand avait un philosophe qui veillait à son éducation ce qui avait fini par lui faire croire qu'il avait le savoir. Lacan appelle ce rôle joué par le philosophe « l'entoureloupe ». Entre le numéro Un et la classe ouvrière, il y a eu Marx. La construction théorique de Marx est le produit du savoir-faire de la classe travailleuse. Lénine et ceux qui se sont succédé après la révolution d'octobre, se sont référés à Marx mais sont restés fermés à ce savoir que le philosophe avait mis indirectement à leur disposition. Nous avons aussi des maîtres modernes, disons les hommes politiques qui nous gouvernent. De Gaulle, tel que le maître grec, savait s'entourer d'intellectuels et savait les utiliser pour s'adresser au peuple dans les bons moments. Ainsi, Malraux incarnait de Gaulle et devenait sa voix dans une adresse délicate et combien poétique aux Français. Mitterrand, à sa manière, représentait à merveille ce maître. Il s'était entouré de tout ce que la République avait comme intellectuels, se laissant séduire par eux autant qu'il les séduisait. Nous en avons connu d'autres qui ont complètement perverti la place de l'intermédiaire. Ils se sont appuyés, ou s'appuient sur la police et son bâton répressif pour mater tous ceux qui mettent en doute le savoir du maître. Les démocraties donnent de plus en plus à la police là où le dialogue faisait plus ou moins l'affaire. Les démocraties ne sont pas devenues des régimes totalitaires certes, mais il n'y a rien qui nous garantit qu'elles ne les deviennent un jour. Beaucoup de pays qu'on croyait être le socle de la démocratie sont gouvernés par de piètres marchands de bananes de nos jours.

J'ai écrit plus haut qu'un discours contient en lui même les éléments de sa dissolution. C'est vrai d'autant plus que le discours prend toute la place dans la structuration d'un groupe ou d'une communauté humaine. Lacan nous dit que les discours font lien social. Ils font lien social d'autant plus quand ils fonctionnent ensemble. Qu'un groupe soit grand ou petit, il fonctionne toujours de la même manière. Il y a la plainte, il y a l'adresse, il y a une place pour le maître et il y a le savoir établi servi par ses tenants. Ils fonctionnent ensemble afin d'assurer aux groupes des modalités d'être ensemble dans un confort relatif permettant à chacun de vivre son malaise et de l'exprimer avec l'idée qu'il a une adresse. Qu'un discours fonctionne en

exclusivité dans la gestion de la vie d'un groupe humain enferme forcément ses membres dans son espace étroit et finit par s'appauvrir et par mourir d'épuisement.

Un autre point de différence entre le maître antique et le maître moderne mérite notre attention. Ce point me semble être une conséquence directe du refus de savoir, c'est le déni de la mort. Prenons deux cas banals : On dit que le capitaine d'un bateau est le seul maître à bord, et qu'un bon capitaine donne l'impression qu'il sait ce qu'il fait même quand il est complètement dépassé par les événements. Le capitaine ne quitte son bateau qu'en dernier, ou il coule avec. Rien ne l'y oblige en principe, car il s'agit d'une tradition que la marine internationale perpétue depuis des siècles. Se laisser couler avec son bateau n'est pas une obligation dictée par une loi incontournable. Il s'agit d'un geste extrême dans lequel homme et machine sont liés dans un sort commun. Le capitaine incarne donc l'autorité qui régit la vie à bord de son bateau, et il sait, tout le monde le sait, qu'il veille sur la sécurité des voyageurs quitte à mourir pour les sauver. Le capitaine, aussi maître qu'il puisse être, est soumis à une tradition ancestrale qui lui accorde un pouvoir absolu dans la gestion de la vie sur son bateau, mais qui le somme aussi de se sacrifier s'il le faut au nom même de cette place qu'il occupe. S'il l'accepte c'est qu'un savoir le guide dans son choix extrême, il sait être-pour-la-mort : il peut dire ou se dire : « Je suis ce capitaine-là. » Accepter cette place, implique l'idée qu'il accepte son-être-pour-la-mort. Cependant, cela reste simplement un désir de mort qui l'inscrit comme un mortel et cela n'a pas la même force que de sombrer avec son bateau, un geste qui scelle son propre anéantissement. Cependant, entre les nombreux capitaines qui ont choisi de couler avec leurs bateaux et celui du capitaine du *Concordia*, il y a peut-être l'enjeu de la haine. Ce dernier, au moment fatal, s'était dit : « S'il faut être-pour-la-mort, que ce soit les autres d'abord. »

Le numéro Un n'est ni l'un ni l'autre. Il est plutôt Hérode dans le massacre des innocents. Hérode, Laïos et le numéro UN ordonnent l'exécution de celui ou de ceux qui leur rappellent leur manque ou leur état de mortel. Le numéro UN ordonne l'exécution de toute une génération de révolutionnaires. Les premiers compagnons révolutionnaires, censés partager un savoir commun, n'avaient plus leur place dans ses calculs de maître absolu.

Roubachof, l'ancien commissaire du peuple, était l'un d'eux. Ivanov, son ami et compagnon de route est chargé de son procès. Celui-ci est pris entre deux feux, entre son engagement au sein du parti et sa fidélité à son ami. Il n'espère qu'une seule chose, amener son ami à jouer le jeu afin de pouvoir lui sauver la tête tout en donnant raison au Parti.

Le scénario d'Ivanov consistait à faire admettre à son ami l'accusation d'avoir été en contact avec l'opposition dénoncée et liquidée d'ailleurs, et d'avoir pris sa distance avec elle à partir du moment où il avait découvert la vraie nature de cette opposition. Il s'agissait pour lui, donc, de confirmer qu'il y avait une opposition, et que cette opposition avait mérité le sort qu'on lui avait réservé et qu'il regrettait d'avoir été égaré de la sorte.

Voilà le marché. Il s'agissait d'un marché de dupes où les deux partenaires œuvraient sans le savoir à leur propre perte. Voyons pourquoi cela ne pouvait pas être autrement.

Ivanov lui dit : Tu declares que tu as appartenu à un groupe d'opposition qui voulait liquider le numéro Un, mais dès que tu as appris leur intention tu t'es retiré. Le message direct est clair. Tu t'es trompé, tu te rachètes en dénonçant une opposition qui s'est réclamée de toi. D'ailleurs, si tu le fais tu n'as rien à te reprocher parce qu'au fond, tu ne dénonces personne. L'opposition est déjà liquidée.

Tu fais mieux de le faire, car en le faisant, tu crédibilises notre discours qui nous a été commun tout ce temps. Tu nous le dois, tu le dois au Parti !

Ce message direct en cache un autre beaucoup plus complexe. Celui-ci dit :

Tu confirmes notre discours, et on t'aura quand même. On t'aura du fait même d'avoir confirmé notre discours.

Un troisième message, complètement inattendu, trouve son destinataire en Ivanov lui-même. Ce message est inhérent à ce scénario qui se veut salutaire pour tout le monde. Ce discours, pour être encore plus crédible, devrait débarrasser la scène de cette tragédie de tout témoin. Ivanov, le vieux compagnon, l'ami qui se reconnaît encore dans l'image de Roubachof, ne savait pas au moment où il était engagé de mener à bien le procès de son ami, qu'il était destiné lui aussi, à disparaître une fois qu'il aurait accompli sa tâche.

Ivanov n'a pas compris que le discours qui avait tant échauffé les esprits de ses camarades et creusé leurs méninges n'avait plus cours. Le temps n'était plus aux incertitudes de la révolution, on venait d'entrer dans la certitude post-révolutionnaire.

Dans la phase révolutionnaire, l'un comme l'autre avaient partagé un idéal révolutionnaire et enrichi de leur réflexion commune. Ils pouvaient, et c'est le privilège de cette phase où chacun compte, discuter, voire afficher des points de vue différents. Chacun pouvait, à l'instar d'Anna O., demander qu'on l'écoute, et il avait une grande chance de rencontrer une oreille attentive.

Le commissaire Ivanov pensait qu'il en était encore là. Il engageait le procès de son ex-compagnon à la manière de leurs anciens débats idéologiques. Il faisait le pari de sauver son ami, et cela lui paraissait encore tenable. Il ne s'était pas rendu compte que les choses avaient changé et que son approche de sa nouvelle fonction était en retard d'une génération.

Pour cette raison, Ivanov a été écarté et exécuté comme Roubachof par la suite.

Cependant, si le premier n'avait pas sauvé son ami, le deuxième, par la tournure qu'il a donnée à son procès et à son exécution, a sauvé le Parti et sacralisé ses certitudes.

Gletkin, le nouveau commissaire qui a repris le procès suite à Ivanov, était arrivé avec un nouveau discours dans lequel l'adresse n'était plus la même. Pour lui, Roubachof était déjà mort, mais sa tâche consistait à transformer cette mort en victoire pour le Parti :

« Votre tâche (Par ta mort) est simple. Vous vous l'êtes tracée vous-même : Dorer le bien, noircir le mal. Votre tâche consiste donc à rendre l'opposition méprisable. » (*Le Zéro et l'infini*, p. 285) Roubachof, s'identifiant au déchet, allait jouer merveilleusement ce rôle en déclarant à la fin de son procès public : « Je vais vous décrire ma chute, afin qu'elle serve d'avertissement à ceux qui, à cette heure décisive, hésitent encore, et nourrissent en secret des doutes sur la direction du Parti et le bien-fondé de sa politique. Couvert de honte, foulé dans la poussière, et sur le point de mourir, je vais vous décrire la triste carrière d'un traître, afin qu'elle serve de leçon et de terrifiant exemple à nos millions de citoyens. »

Roubachof, de sa place de commissaire du peuple, a sermonné un camarade qui lui a exprimé sa fatigue et son doute dans le Parti : « Le Parti n'a jamais tort. Toi et moi nous pouvons nous tromper. Le Parti, camarade, est quelque chose de plus grand que toi et moi, le Parti c'est l'incarnation de l'idée révolutionnaire de l'Histoire. L'Histoire ne reconnaît ni scrupules ni hésitations, inerte et infaillible, elle coule vers son but. À chaque courbe de son cours, elle dépose la boue qu'elle charrie et les cadavres des noyés. L'Histoire connaît son chemin. Elle ne commet pas d'erreur. Quiconque n'a pas foi absolue dans l'Histoire, n'est pas à sa place dans les rangs du Parti. » (p. 61)

Je termine par ce dialogue entre Lacan et un étudiant au cours de sa conférence de Louvain en 1972. Un étudiant interrompt Lacan parce que, de toute évidence, le discours de ce dernier l'avait complètement désorienté. L'étudiant s'était levé pour contester le discours du psychanalyste pour introduire, et à son insu, le lien indéfectible qui rattache l'hystérique au maître. L'hystérique est travaillé par son malaise, ses symptômes qui témoignent de sa division. Elle s'adresse au maître pour solliciter sa réponse, son aide ou son savoir. Entre elle et le maître il y a un enjeu qui renvoie au savoir et à la contestation de ce même savoir. C'est exactement ce que fait cet étudiant. Il conteste le savoir du maître Lacan, au nom d'un autre maître auquel il fait appel en ignorant qu'il le fait. Voici un extrait de cet échange entre les deux :

X : Si tous ces gens ici, se rendent compte qu'au fond, la vie que nous sommes en train de mener en général, doit être changée, au fond, si ces gens-là s'organisent entre eux.... Si ces gens-là s'organisent, parce qu'au fond, la seule chose qui est à l'heure actuelle nécessaire, c'est qu'il y ait une organisation, ils feront autre chose que de venir écouter quelqu'un qui parle, et même qui puisse parler de politique, ou de n'importe quoi.

Lacan – Et vous voyez, vous voilà dans l'organisation !

X – Oui, oui.

Lacan – Parce que le propre d'une organisation, c'est d'avoir des membres, et les membres, pour qu'ils tiennent ensemble, qu'est-ce qu'il faut ?

X – De la cohésion. La subjectivité.

Lacan – Je ne vous le fais pas dire ! [rires] C'est là que j'en étais, parce que, figurez-vous que ce que vous êtes en train de raconter là, ça a comme ça un petit air de logique. Vous êtes un logicien.

X – Vous faites là un grave saut, enfin, parce que ce n'est pas parce qu'on a de la logique, qu'on en fait, c'est un discours de spécialiste.

Lacan – Pas du tout, votre organisation, qu'est-ce que c'est ? Vous venez de le dire, c'est de la cohésion, c'est de la logique.

Vous n'avez pas remarqué que les révolutions ont pour principe, comme le nom l'indique, de revenir au point de départ, c'est-à-dire de restaurer ce qui justement clochait.

Vous ne pouvez pas aller plus loin que cette idée de volonté subjective, et je viens de faire remarquer justement que le sujet n'est jamais pleinement d'accord avec lui-même, même vous qui... la preuve c'est que vous avez tout de suite commencé à parler d'organisation, au moment où... vous exprimez votre rejet du maître.

Nazir Hamad